

---

# HOMÉLIE XIII.

## LA PROVIDENCE JUSTIFIÉE PAR ELLE- MÊME.

HOMÉLIE SUR 2 ROIS XIV, 17-29.

---

*Et Amasias fils de Joas roi de Juda vécut quinze ans après la mort de Joas fils de Joachaz roi d'Israël.... Or on fit une conspiration contre lui à Jérusalem, et il s'enfuit à Lakis ; mais on envoya après lui, et on le tua là. Et on l'apporta sur des chevaux, et il fut enseveli à Jérusalem avec ses pères, dans la cité de David. Alors tout le peuple de Juda prit Azarias âgé de seize ans, et ils l'établirent roi à la place d'Amasias son père, etc.*

---

**C**OMMENT arrive-t-il, M. F., que l'histoire des rois d'Israël et de Juda qui n'est quelquefois qu'un récit de conspirations, de guerres et de batailles, attire cependant et fixe notre attention ? Comment arrive-t-il que nous y puissions

tant de leçons utiles et attachantes? C'est qu'en nous retraçant ces événemens tragiques qui doivent trouver place dans sa narration, l'historien sacré sait les ramener au grand but qu'il se propose, au but le plus propre à plaire à toute âme honnête, à tout esprit élevé. C'est qu'il en fait un tableau où nous pouvons voir, comme à l'œil, les dispensations de la Providence; où nous pouvons apprendre à reconnoître et à respecter son empire. Soit qu'il décrive des scènes lugubres, soit qu'il célèbre les délivrances du Seigneur, partout il nous élève à lui, partout il nous enseigne à le craindre, à l'aimer.

Dans notre texte il nous le montre sous deux points de vue également remarquables et touchans. Il le dépeint justifiant lui-même ses voies, laissant tomber après un long support, les derniers coups de sa justice sur un roi coupable et endurci; puis ému de compassion envers son peuple, touché de sa misère, jusqu'à oublier son ingratitude, jusqu'à combler de ses bénédictions temporelles un prince impie pour en faire le libérateur d'Israël.

Méditons, Chrétiens, ces grands objets. Méditons-les pour nous sanctifier, pour nous rapprocher de notre Père céleste, pour pénétrer nos cœurs du respect et de la confiance que nous lui devons. Dieu veuille produire en nous

ces heureuses dispositions, et les rendre efficaces par son Esprit. Ainsi soit-il.

La fin déplorable du roi de Juda dont il est parlé dans notre texte, est un de ces événemens dont l'histoire nous offre trop d'exemples, qui semblent liés aux jours de crise, aux époques de fermentation; un de ces événemens odieux dont on s'indigne et dont l'humanité gémit toujours, mais qui flétrissent et déchirent le cœur lorsque celui qui en est la victime est un prince juste et bon, dont les généreuses intentions sont méconnues, et contre lequel le fanatisme et la calomnie soulèvent un peuple égaré.

Tel n'étoit point Amasias. Après s'être d'abord montré fidèle à son Dieu, il l'oublia dans la prospérité : ivre de ses premiers succès, entraîné par un fol orgueil, il se porta aux plus coupables excès. L'Auteur des Chroniques nous apprend que ce prince poussa l'ingratitude et la folie jusqu'à rejeter le Dieu de ses pères et mépriser ses envoyés. *Après qu'il eût taillé en pièces les Iduméens, il se fit apporter les Dieux des enfans de Sêir et les prit pour ses Dieux. C'est pourquoi le Seigneur irrité lui fit dire: D'où vient que vous avez adoré des Dieux qui n'ont point délivré leur peuple de vos mains? Mais Amasias répondit au prophète; Étes-*

*vous donc conseiller du roi? Taisez-vous de peur que je ne vous tue. Alors, en se retirant, l'homme de Dieu lui dit : L'Éternel a résolu de vous ôter la vie, parce que vous avez commis un si grand mal, et que de plus vous ne vous êtes point rendu à mon conseil (1).*

Quelle fatalité, M. F., dans ce double effet du crime sur l'âme du pécheur! Il lui dérobe la vue de son état, et lui fait craindre, haïr la lumière; il l'égaré dans une route funeste, et lui fait repousser le guide qui vient pour l'en tirer.

Mais si celui qui rejette un conseil salutaire, *si celui qui hait d'être repris* est un insensé, suivant l'expression de l'Écriture (2), quel nom donner à l'aveugle emportement d'Amasias? Est-il un signe plus certain de la corruption des principes que ce mépris des Ministres du Seigneur? Leur seule présence, lorsqu'ils soutiennent dignement le caractère dont ils sont revêtus, doit réveiller dans l'âme le respect des mœurs et de la piété; mais les payer d'insulte lorsqu'ils exhortent, lorsqu'exerçant la plus auguste et la plus généreuse de leurs fonctions, ils parlent à la conscience du pécheur au nom du Juge Suprême, c'est là sans doute le dernier degré de l'endur-

cissement

(1) 2 Chron. XXV.

(2) Prov. XII, 1.

tissement. Le mépris dont ils sont l'objet rejait alors sur le Dieu qui les envoie, comme les affronts faits à l'ambassadeur retombent sur le prince qu'il représente. Aussi l'un des crimes que Dieu reproche à l'ancien peuple le plus souvent et avec le plus d'énergie, c'est de n'avoir pas écouté les remontrances de ses Envoyés.

Chrétiens, quelque indignes que nous soyons de succéder à ces anciens prophètes, nous exerçons pourtant le même ministère : le devoir de réveiller les consciences nous est imposé comme il leur fut imposé ; *Nous faisons les fonctions d'ambassadeurs de Christ, c'est comme si Dieu exhortoit par nous* (1). Et seroit-il nécessaire de vous rappeler le respect dû à notre caractère en de telles occasions ! Ah ! ce n'est point une considération frivole ou personnelle que nous vous demandons. Si jamais nous recherchions un crédit terrestre, une influence mondaine ; si nous désirions une autre gloire que celle du Seigneur, que l'humiliation soit notre partage ! Mais lorsque pressés de l'intérêt de votre âme immortelle, nous vous retraçons les commandemens de Dieu que vous transgressez, lorsque nous vous faisons entendre cette voix solennelle : *Ainsi a dit l'Éternel ;* alors nous devons être

(1) 2 Cor. V, 20.

écoutés : alors c'est Dieu lui-même qui parle par notre bouche : alors l'orgueil de l'homme doit se taire et fléchir devant la loi.

Il est trop vrai cependant; on ne se souvient pas toujours que le dépôt des âmes est confié aux Conducteurs de l'Église; que le soin de veiller sur elles est pour eux un devoir dont le monde ne peut les affranchir. Combien de personnes on verroit aujourd'hui s'étonner, s'irriter de l'audacieuse importunité d'un Pasteur qui viendrait leur présenter le miroir de la vérité! Combien lui diroient, comme Amasias : *Êtes-vous donc mon conseiller?*

Mais, hélas! nous-mêmes, Ministres du Seigneur, ne sommes-nous pas trop éloignés de la noble et sainte hardiesse de ces illustres serviteurs de Dieu? Ne nous laissons-nous jamais arrêter par de vains prétextes, de timides ménagemens? Ne nous persuadons-nous pas trop aisément que nous sommes dispensés de parler à ceux qui se croient dispensés de nous entendre? Sans doute il est des égards de prudence et de charité qu'il faut concilier, s'il est possible, avec l'austérité du devoir; mais elle subsiste cependant cette ordonnance : *Reprenez ceux qui vivent dans le dérèglement* (1). Chargés de cette

(1) 1 Thess. V, 14.

pénible tâche, mais animés de l'esprit de notre Maître, du feu de la charité; soutenus par cette grande pensée que nous sommes les organes du Très-Haut, écartons le bandeau qui couvre les yeux du coupable : *supplions-le au nom de Christ de se réconcilier avec Dieu* (1) : montrons-lui le précipice vers lequel il s'avance. Si ses dédains ou ses ressentimens sont le prix de notre zèle, glorifions-nous de souffrir quelque chose pour le Seigneur. Loin de nous irriter contre l'insensé qui repousse une main secourable, qu'il soit l'objet de notre compassion. Implorons pour lui la miséricorde divine. Demandons au Ciel que cet avertissement méprisé, qui nous décharge d'une responsabilité terrible, ne retombe pas, comme *un charbon de feu*, sur la tête du pécheur. Disons à l'exemple de Jésus : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (2).

Cependant rien ne rappelle à Amasias le souvenir du prophète : quinze ans s'écoulaient entre la menace et le châtement. Conditionnelle, comme toutes celles que fait l'infinie miséricorde, cette menace pouvoit être annulée par le repentir. Le roi de Juda ne sut point user d'un si précieux délai, et durant ce long espace de temps,

(1) 2 Cor. V, 20.

(2) Luc XXIII, 34.

peignez-vous, s'il est possible, tous les degrés d'endurcissement que dut parcourir cette âme criminelle.

Le discours de l'homme de Dieu avoit excité sans doute en elle un trouble involontaire; ce trouble s'apaise insensiblement. Après avoir recouvré, contre toute espérance, la couronne et la liberté, Amasias se flatte qu'une prospérité constante est unie à sa destinée. La mort du roi d'Israël, de ce fier Joas qu'il craignoit comme son vainqueur, vient soutenir en lui cette orgueilleuse pensée. Le passé lui semble garant de l'avenir : par un sentiment trop ordinaire à l'homme, il se figure qu'il n'a rien à redouter du Ciel parce qu'il ne voit plus d'ennemi sur la terre. Il lui reste à peine de la menace du prophète un souvenir confus qu'il s'applaudit d'écarteler. Il en vient enfin à douter de la puissance, de la sagesse du Très-Haut, à le croire insensible et sourd, comme ces vaines idoles auxquelles il rend un culte impie : il en vient à penser que, sans avoir rien à craindre de la Justice Suprême, l'homme peut se conduire *suivant le regard de ses yeux et le désir de son cœur* (1). Ces années qui s'accroissent sur sa tête, ces années qui l'approchent du terme fatal, l'endor-

(1) Eccl. XII, 1.

ment dans une sécurité toujours plus profonde. Ainsi se vérifie cette déclaration de l'Écriture : *Parce que la sentence contre les œuvres mauvaises ne s'exécute point incontinent, le cœur des hommes est plein d'envie de mal faire* (1). O patience de mon Dieu, que vous devenez un jugement terrible pour le pécheur, lorsqu'il ne vous met pas à profit pour le repentir!

Cependant l'heure de la vengeance sonne. Elle arrive l'angoisse qui tôt ou tard tombera sur ceux qui font le mal (2).

Le glaive long-temps suspendu sur la tête d'Amasias va frapper. Dieu qui se sert des passions humaines pour accomplir ses desseins, permet que les sujets de ce prince, lassés de son règne, conspirent contre sa personne. Réduit à fuir de sa capitale, poursuivi par des rebelles, arraché de sa retraite, ce monarque infortuné voit ces mêmes sujets qui répandirent leur sang sous ses drapeaux, armés par une fureur aveugle et parricide, attaquer sa propre vie; il voit une mort cruelle, inévitable; il sent le bras du Dieu d'Israël; l'intervalle de quinze ans s'anéantit; son crime se replace devant ses yeux comme un

(1) Eccl. VIII, 11.

(2) Rem. II, 9.

fantôme; il *tombe entre les mains* de son Juge, sans avoir même un instant pour implorer sa clémence.

Pensez-y donc, o vous qui vous croyez à l'abri des coups de la justice du Ciel, parce qu'elle ne vous a pas encore frappés! Vous qui sacrifiâtes aux idoles du siècle, à la volupté, à la vengeance, à l'intérêt! Vous qui depuis plusieurs années peut-être vivez dans l'impureté d'un commerce criminel, dans les sombres projets de la haine, dans la possession d'un bien acquis par l'injustice! Dieu vous a parlé. Il vous a parlé plus d'une fois à sa table, dans son temple, par son Évangile : peut-être a-t-il envoyé vers vous, comme vers Amasiôs, un de ses Ministres chargé de vous dire : *Il ne vous est pas permis d'agir ainsi* : vous avez fermé votre oreille et votre cœur à cette voix salutaire. Que dis-je? Vous vous glorifiez de vivre pour le présent, et de ne point vous occuper de l'avenir. Vous appelez cet art funeste, l'art de vivre tranquille, l'art du bonheur. Ah! malheureux! Ne point songer à l'avenir, quand cet avenir sera nécessairement infortuné si vous n'y songez point, quel calcul! quel système! Ce qui vous rassure, c'est le temps qui s'est écoulé depuis que vous êtes dans les liens de l'iniquité; mais c'est cela même qui doit vous faire trembler. C'est parce qu'il s'est écoulé

beaucoup de temps qu'il vous en reste peu. C'est parce que vous avez long-temps abusé de la patience du Ciel qu'elle va laisser agir sa justice : votre sécurité est le symptôme le plus terrible ; c'est le signe de l'impénitence. Infortuné ! ne vous réveillerez-vous donc, comme Amasias, qu'à la lueur des éclairs, qu'au bruit des portes de l'abîme qui s'ouvrira pour vous engloutir ?

*Tout le peuple prit ensuite Azarias, et l'établit roi au lieu d'Amazias son père.* Après avoir long-temps souffert sous l'administration d'un prince qui sacrifia leur félicité à ses plaisirs ou à son ambition, les enfans de Jacob remettent avec joie le sceptre en d'autres mains. C'est un astre naissant qui se lève sur la Judée, et dont l'influence dissipera peut-être les nuages amassés sur leur tête.

Mais quelles durent être les sensations de ce jeune Azarias en montant sur le trône d'où l'auteur de ses jours venoit d'être précipité, lorsqu'il s'y vit porté par des mains encore fumantes du sang paternel ; lorsqu'il entendit les assassins, prosternés à ses pieds, lui jurer amour et fidélité, et que revêtu du pouvoir souverain, il n'osa ni pleurer son père ni le venger ? C'est au milieu des grandeurs, c'est dans l'enceinte des palais que se jouent quelquefois les scènes les plus tragiques. Plus d'un Azarias a vu la

même journée devenir pour lui l'époque de l'élevation au rang suprême et celle du deuil et de l'horreur. Plus d'un Azarias, dans la même journée, a vu se préparer les pompes, les fêtes du couronnement, et a entendu au fond de son cœur les cris, les gémissemens de la nature qu'il étoit contraint d'étouffer.

C'étoit là sans doute pour le nouveau roi de Juda une leçon terrible sur l'instabilité des grandeurs humaines. L'image sanglante de son père massacré étoit bien propre à le garantir de l'ivresse et des égaremens de la prospérité. Il avoit sans doute entendu parler de l'avertissement qu'Amasias avoit reçu du Seigneur. On lui avoit raconté comment le prophète s'approcha du trône avec la liberté d'un Envoyé du Très-Haut. On lui avoit répété ses propres paroles, et fait entendre en quelque sorte ses redoutables accens. Ce souvenir étoit pour lui un de ces souvenirs de l'enfance qui ne s'effacent point, et en la voyant s'accomplir cette menace, quel saisissement, quelle crainte, quel sentiment douloureux et profond dut le faire tomber aux pieds de l'Éternel ! Comme il dut implorer sa protection, sa clémence, et lui promettre de le servir, de lui demeurer fidèle ! Hélas, M. F., la suite de l'histoire vous apprendra que ces impressions si naturelles chez Azarias ne furent pas de longue durée.

Amasias régnoit encore en Judée lorsque Jéroboam second monta sur le trône d'Israël. Ce prince, dit l'auteur sacré, *ne se détourna d'aucun des péchés de Jéroboam fils de Nébat , par lesquels il avoit fait pécher Israël.* Le discours le plus énergique sur les effets du scandale égaleroit-il la terrible répétition de ces mots qui se trouvent dans le Livre des Rois , au commencement de chaque règne ? Affreuse suite de l'exemple ! Deux siècles se sont écoulés depuis la mort de Jéroboam , et ses successeurs persévèrent encore dans son impiété : aucun de ceux qui viendront après eux n'y renoncera. Cette politique détestable est devenue pour tous ces rois une maxime d'état sanctionnée par l'usage ; elle a produit toutes les abominations qui ont souillé ce pays malheureux ; elle est la cause principale et première de tant de maux qui se sont répandus sur lui et qui préparent sa ruine.

O homme qui ne fais que passer ici-bas ; toi dont l'image fugitive s'efface si promptement de la mémoire de tes contemporains , et du souvenir même de ceux à qui tu fus cher ; toi dont les bonnes intentions sont traversées par tant d'obstacles , à qui il est si difficile de produire un bien durable , le mal que tu fais peut donc te survivre ! Loin de s'éteindre avec ta triste vie , tes fautes vont se propager de génération en gé-

nération, de siècle en siècle, à travers les bornes du temps, à travers celles de la pensée, et ce feu que tu as allumé, peut devenir un incendie qui désolera le monde, et fera la matière de ton supplice dans l'éternité!

Pénétrez-vous, pénétrez-vous de cette pensée, vous tous qui exercez quelque influence sur vos semblables, magistrats, chefs de famille, maîtres, vous qui par votre fortune, vos lumières, vos talens, occupez les premiers rangs dans la société, vous que l'on respecte, que l'on regarde, que l'on imite! Songez qu'une seule atteinte portée de votre main à la religion ou aux mœurs, peut avoir des suites plus fatales et plus étendues que toute une vie d'iniquité chez l'homme isolé et obscur. Tremblez d'introduire dans la société où vous vivez quelque maxime relâchée ou seulement quelque usage dangereux. Tremblez de corrompre ou d'altérer en quelque point la morale publique. Ne l'oubliez jamais; le salut ou la perte de ceux qui vous environnent est attaché à votre exemple: vous êtes responsables de leur âme: si vous y jetez la semence du péché, il ne sera plus en votre pouvoir de l'extirper, et les larmes les plus amères du repentir ne sauroient en arrêter les progrès.

Mais quoique le premier auteur du scandale demeure chargé du crime de ceux qui marchent

sur ses traces, ceux-ci n'en ont pas moins à répondre pour eux-mêmes, et quoiqu'il ne fit que suivre la route qu'avoient frayée ses prédécesseurs, Jéroboam second n'en étoit pas moins coupable aux yeux de l'Éternel. Cependant tout réussit au gré de ses vœux. Vainqueur de ses ennemis, il rend à Israël son lustre, sa grandeur première : il lui est donné de jouir d'un règne long et glorieux.

Quel spectacle ! Étonnant mystère de la Providence que cette prospérité constante d'un prince impie qui fit ce qui déplait au Seigneur ! Si vous en eussiez été témoins, M. F., que se seroit-il passé dans votre âme ? Elle eût flotté peut-être entre le doute et le murmure. Peut-être auriez-vous dit en vous-mêmes avec amertume : Où est donc la justice de l'Éternel ? Le Très-Haut ne le verroit-il point ?

Notre cœur qui s'aigrit des succès du méchant est surtout révolté lorsque nous le voyons, dans un rang où son exemple fait loi, attenter aux droits du Ciel et demeurer impuni. Comme il le brave avec audace, nous pensons que le Seigneur se doit à lui-même de le punir avec éclat ; et loin d'étouffer le murmure qu'élèvent en nous ses triomphes, nous nous en applaudissons comme d'un mouvement noble, généreux, excitée par l'amour de l'ordre et du bien public,

par le zèle pour la gloire du Ciel. Dans l'orgueil de nos pensées, nous croyons avoir droit contre Dieu lui-même.

Et cependant, quelle explication digne de la miséricorde infinie, quel motif adorable notre texte nous présente de la conduite du Seigneur envers Jéroboam ! Qui peut les entendre sans émotion ces paroles : *L'Éternel vit l'affliction d'Israël qui étoit extrême, tout ayant été détruit, depuis les choses les plus précieuses jusqu'à celles qui le sont le moins, et il n'y avoit personne qui fût venu au secours d'Israël. L'Éternel n'avoit point encore résolu d'effacer le nom d'Israël de dessous les cieux ; aussi les délivra-t il par le moyen de Jéroboam !*

Que les voies de Dieu sont supérieures aux nôtres, M. C. F. ! Que ses sentimens, si je puis m'exprimer ainsi, diffèrent des sentimens de l'homme mortel ! Chez nous l'indignation, le ressentiment parlent toujours plus haut que la pitié. Nous nous hâtons d'appeler les fûeaux du Ciel sur la tête du coupable : nous poursuivons sur celui qui nous offense la vengeance d'une injure, et par une abstraction qui nous coûte peu, nous écartons la pensée des innocens ou des infortunés attachés à son sort. Il n'en est pas ainsi du Dieu de bonté. Il met sans cesse de nouveaux délais à sa justice : il semble craindre d'exercer

ses jugemens : il diffère long-temps de couper le figuier stérile , parce qu'avec de nouveaux soins cet arbre portera peut-être du fruit : il craint d'arracher l'ivroie , de peur de nuire au bon grain. Prêt à punir la criminelle Ninive , il met dans la balance les tendres enfans qui ne savent pas encore distinguer le bien du mal ; il compte jusqu'aux animaux que renferme cette ville immense. Quoique l'audacieuse impiété de Jéroboam et l'infidélité des Hébreux provoquent sa justice , il jette sur l'ingrat Israël un regard de miséricorde. Il voit ce peuple qu'il avoit distingué entre tous les peuples par le dépôt de ses lois , par une révélation divine et des promesses glorieuses ; ce peuple jadis triomphant et redouté sous ses étendards ; il le voit humilié aux yeux des nations , épuisé par de longues guerres et des impôts accablans. Cette fertile , cette heureuse Canaan qu'il lui avoit donnée en héritage , il la voit ravagée , désolée , *tout y ayant été détruit*. A cette vue , ses entrailles s'émeuvent , et comme le temps de la clémence n'étoit pas encore expiré ; comme *l'Éternel n'avoit pas encore résolu d'effacer le nom d'Israël de dessous les cieus* ; comme il vouloit encore une fois rappeler ce peuple malheureux déjà sur le bord de l'abîme , il lui fait annoncer par le prophète Jonas une nouvelle , une dernière déli-

vance ; et quelque indigne que soit Jéroboam d'être l'instrument de ses desseins , il daigne se servir de lui pour exécuter sa promesse ; il en fait le Ministre de ses bontés.

*Et l'Éternel vit qu'il n'y avoit personne qui vint au secours d'Israël ! Ici, M. F., je découvre un nouveau trait remarquable et touchant qui caractérise la compassion du Seigneur. C'est parce qu'il n'y avoit personne qui vint au secours d'Israël , c'est pour cela qu'il les délivra par le moyen de Jéroboam. Ah ! sans doute , il y a dans la pitié du Seigneur quelque chose de tendre et de généreux qui ne se trouve point dans celle des hommes. L'oubli, le délaissement général est rarement un titre auprès d'eux ; c'est quelquefois un sujet de proscription. Celui dont personne ne s'occupe , à qui personne ne prend intérêt , élève en nous une prévention défavorable , il semble au moins qu'il soit peu digne de fixer notre attention. Si vous en exceptez un petit nombre de justes qui , prenant Jésus pour modèle et n'ayant que Dieu pour témoin , se plaisent à soulager celui dont aucune main n'essuie les pleurs , ce ne sont point les vrais malheureux que l'on plaint et que l'on console. La compassion du monde est un instinct d'imitation , un sentiment de parade qui tient moins au cœur qu'à l'imagination , au secret désir d'étaler sa*

sensibilité. On s'exalte, on s'attendrit à l'envi les uns des autres sur des maux imaginaires ou exagérés, tandis que l'infortune réelle, profonde, absolue de l'homme obscur, isolé, n'est pas même remarquée, ou n'obtient qu'une foible et stérile pitié.

O Dieu! tu es *le seul bon*. O Dieu! tu comptes ces soupirs de l'affligé, qui ne sont point écoutés sur la terre. Le péché même, tout odieux qu'il est à tes regards, ne peut toujours arrêter les mouvemens de ton cœur paternel : tes compassions s'émeuvent pour le coupable lui-même, quand il n'en trouve point chez les autres hommes; tu te plais encore à venir à son aide, quand il est abandonné de l'univers.

Et quelle preuve, Grand Dieu, quelle preuve tu nous as donnée de cette consolante vérité! Qui ne se rappelleroit ici ces prodiges de ton amour! Qui ne les célèbreroit avec un sentiment profond, avec des transports de reconnoissance! Des Chrétiens pourroient-ils jamais, je ne dis pas les oublier, mais ne pas en faire le principal sujet de leurs méditations, de leur joie, de leurs actions de grâces!

O Dieu! c'est lorsque notre premier père s'étoit perdu, et que sa triste postérité alloit partager sa faute et ses malheurs; lorsqu'il n'y avoit ni dans les cieus ni sur la terre aucun être

créé qui pût se mettre pour eux à la brèche, satisfaire pour eux à ta justice, les tirer de l'abîme et leur rendre les privilèges de l'innocence; c'est alors, Seigneur, que tu fus touché de la plus vive compassion, et que ta miséricorde parut avec le plus d'éclat. C'est alors que tu daignas venir toi-même au secours d'une race déchue, mais dont tu ne voulois pas *effacer le nom de dessous les cieux*. C'est alors que tu nous annonças un puissant Libérateur. C'est alors que tu promis d'envoyer ton Fils au monde afin que, *comme par le péché d'un seul*, suivant l'expression de l'Écriture, *tous étoient tombés dans la condamnation*, de même *par l'obéissance d'un seul*, par son sacrifice d'un prix infini, *tous pussent recevoir la justification et la vie* (1). C'est ainsi que *ton bras* devoit les délivrer et *ta propre justice* les soutenir (2).

Quelle conséquence tirerons-nous de la méditation de notre texte, des tableaux qu'il nous a présentés et des réflexions qu'il a fait naître? Ah! M. F., elle ne consiste point en froides maximes cette conséquence. Ce n'est point dans vos esprits, c'est dans vos cœurs que je veux la chercher.

(1) Rom. V, 18.

(2) Es. LIX, 16.

chercher. Elle doit se trouver dans les sentimens qu'ils éprouvent, dans les mouvemens qui les agitent.

Adorons-la, adorons-la cette Providence auguste et touchante, si redoutable dans ses châtimens, si miséricordieuse dans ses délais, si terrible dans sa justice, si tendre dans ses compassions. Adorons-la dans toutes ses voies. Adorons-la dans ses obscurités. Adorons-la à travers le voile mystérieux dont elle se couvre quelquefois. De ce qui est connu dans ses desseins, apprenons à respecter l'inconnu. Que jamais le murmure ne s'élève dans notre âme et ne vienne sur nos lèvres.

Mais ce ne seroit pas assez; le fidèle n'a jamais besoin de réprimer le murmure. Pénétré, profondément pénétré de la sagesse, de la puissance, de la bonté de son Dieu, il ne connut jamais ce malaise, ces incertitudes, ces anxiétés sur les voies de la Providence qui tourmentent souvent ceux qui ne sont point à Dieu tout entiers. Au milieu de l'obscurité la plus profonde, il compte sur lui comme sur un ami éprouvé dont la conduite n'est pas expliquée dans toutes ses parties, mais de la fidélité duquel il ne peut douter sans crime. Fût-il abandonné de l'univers, il se diroit à lui-même : L'Éternel a vu mon afflict-

tion; *l'Éternel est à ma droite, je ne serai point ébranlé* (1).

Voilà le sentiment que Dieu veut de nous. Voilà le sentiment que nous ne pouvons refuser sans ingratitude, sans outrage, sans délire, à l'Être tout parfait qui daigne nous assurer que c'est lui qui régit l'univers; que les créatures ne font qu'exécuter ce qu'il a résolu dans son conseil; que toutes ses voies sont bien réglées; que lui-même prend soin de nous (2); que quand personne n'auroit pitié de nos maux, loin de nous délaisser aussi, c'est pour cela même qu'il viendrait à notre secours. Nous l'oublions trop, M. F., cette confiance profonde, inébranlable dans les perfections et les promesses de notre Dieu; ce sentiment si raisonnable et si juste, mais si rare aujourd'hui dans l'Église; ce sentiment est de devoir positif pour le Chrétien : dans tous les temps Dieu s'en est montré jaloux. C'est pour avoir frappé le rocher du désert avec un mouvement de doute que Moïse fut privé de la douceur si long-temps attendue d'entrer dans la terre promise. C'est pour avoir espéré, contre toute espérance, dans la parole du Seigneur, que le nom d'Abraham fut si grand sur la terre et si

(1) Ps. XVI, 8.

(2) Act. IV, 28. Ezéch. XVIII, 29. 1 Pier. V, 7.

cher au Très-Haut. Cette confiance profonde, inébranlable dans les perfections et les promesses de notre Dieu est une partie essentielle de la foi que Jésus demande à ses disciples. Elle en fait la partie de sentiment.

Et quelle est douce et délicieuse cette confiance ! O bonté divine qui as daigné nous en faire une loi, que tu es bien d'accord avec les besoins de notre cœur ! La confiance, la sécurité, une sécurité d'amour et d'abandon, voilà, dans tous les âges, le plus pressant besoin de l'homme. C'est ce sentiment qui fait le bonheur de l'enfant penché sur le sein maternel : il fait le bonheur du jeune homme qui se livre aux douceurs et à la puissance d'une première amitié : il fait dans la plus intime et la plus douce des relations le bonheur de deux époux qu'unit la sympathie. Mais, hélas ! que les créatures sont insuffisantes pour nous en faire goûter le charme dans toute sa plénitude ! Sans parler des mécomptes douloureux auxquels leur inconstance nous expose, la sécurité qu'elles inspirent est bornée comme leur pouvoir, limitée comme le cercle étroit où s'exerce leur influence. Lors même que par la plus précieuse des bénédictions temporelles, un cœur fait pour le nôtre, un être fidèle et dévoué s'attache à notre sort, est-il en sa puissance d'écarter de notre âme le trouble et l'anxiété ? Sa tendresse peut calmer

quelquefois nos agitations, mais non pas en détruire le principe : elle l'associe à notre avenir et ne l'en rend pas l'ordonnateur. C'est un roseau qui plie avec nous sous l'effort de la tempête, mais qui ne peut nous en garantir.

Heureux donc et mille fois heureux celui qui par l'amour, l'obéissance et la foi s'unit, s'identifie avec l'Être infini ! Heureux, mille fois heureux celui dont le cœur se repose sur le Tout-Puissant, et s'appuie sur le *Rocher des siècles*, sur le Dieu Sauveur ! Ce monde n'est plus pour lui, comme pour les fils des hommes, une scène d'agitations et d'obscurité. A travers le désordre apparent des causes secondes, il aperçoit la main du grand RÉGULATEUR. Plus de ténèbres, plus de confusion ; Dieu est partout ; partout il voit la lumière et l'harmonie ; partout il voit son Dieu ; partout il sent son Dieu. Ainsi malgré l'imperfection de sa nature, il participe en quelque sorte à cette éternelle paix, à cette paix inaltérable qui fait l'essence de la Divinité.

O puissiez-vous, M. C. F., aspirer et parvenir à cette heureuse situation ! Puissiez-vous goûter ainsi les bienfaits de cette religion qui est la philosophie du cœur, qui fait servir à son repos ses facultés même les plus dangereuses, cette ardente imagination, cette vive sensibilité qui n'est, hélas ! que trop souvent la source des

égarements, du trouble et des orages. Puissiez-vous goûter les bienfaits de cette religion qui conduit l'homme à ce calme délicieux après lequel il soupire, que la sagesse humaine promet vainement, et que Jésus seul peut donner. Oui, Seigneur, nous irons à toi *avec une sincère affection, avec une pleine certitude de foi* (1), et tu nous diras comme à tes premiers disciples : *Je vous laisse la paix ; je vous donne la paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et ne s'alarme point* (2). Ainsi soit-il.

(1) Hébr. X, 22.

(2) Jean XIV, 27.